

# L'Alliance Nationale

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ

Deschamps Rvd A 114  
595 St-Denis

STUELS "L'ALLIANCE NATIONALE"

*Vincit Concordia Fratrum*

Vol. XVII, No. 5

Montréal, Mai 1911.

50 cts par an



L.-O. DAURAY, N.P.,

Directeur de l'Alliance Nationale, nommé Commissaire du recensement pour le district de St-Hyacinthe, P.Q.

## UN MOT AUX EPOUSES

Dans un précédent article, nous mettions les jeunes filles en garde contre la grave imprudence qu'il y a d'entrer dans l'état du mariage sans que leur futur soit bien et dûment assuré pour un montant convenable, dans une bonne institution.

Mais quand arrive ce grand événement du mariage, les préoccupations, les illusions, les espérances sont telles que la plupart des jeunes filles songent peu, ou plutôt ne songent pas du tout à s'enquérir si un certificat d'assurance est au nombre des apports matériels du futur.

Et les parents de ces jeunes personnes, pour des raisons qu'il serait oiseux d'énumérer, d'analyser ici, ne peuvent ou ne veulent pas se mêler d'y voir.

Ce qui fait qu'on se marie en comptant que la santé du mari lui permettra de se livrer assez assidûment et assez longtemps au travail pour que l'on puisse économiser.

C'est là la théorie, c'est là l'espoir.

Mais il faut déchanter trop souvent, dans la pratique.

Le temps passe, l'argent aussi. On est encore jeunes, il faut jouir de la vie. Et il semble que parler d'assurance, c'est jeter comme un voile de tristesse prématurée sur l'existence de ce jeune couple, de même que des vieillards retardent toujours la tâche de faire leur testament, croyant que c'est une invite à la mort.

Bientôt les enfants arrivent dans le ménage. Le mari prend de l'âge, sa santé risque de devenir moins bonne, et puis n'y a-t-il pas les ennemis qui guettent cette précieuse santé dans le travail même que l'on est obligé d'accomplir pour gagner sa vie et celle des enfants?

Et avec l'âge augmente le prix que l'on est

obligé de payer pour s'assurer.

Bref, il vient un temps où l'on est dans une des deux positions suivantes:

De santé trop compromise pour pouvoir obtenir une assurance;

Ou d'un âge qui rend très onéreux le coût de l'assurance.

On n'en prend donc pas.

Si le ménage a fait des économies, tant mieux.

Si c'est le cas contraire, — et combien plus fréquent! — le souci de l'avenir devient torturant.

Torturant surtout pour la femme qui, vraisemblablement, survivra au mari, et qui se demande ce qui adviendra d'elle et des siens, le jour où le soutien de tous disparaîtra.

S'il est presque criminel de se mettre en ménage sans la garantie d'un bon certificat d'assurance, il l'est complètement de ne pas réparer cet oubli ou cette négligence une fois qu'on est marié.

Et cette criminalité, augmente chaque fois qu'un enfant naît, car on met à la vie un être dont on n'a pas assuré les moyens de vivre, le jour, sans cesse imminent, où le pourvoyeur disparaîtra.

Eouses, ne craignez pas d'importuner votre mari pour qu'il s'enrôle dans une bonne société mutuelle.

Vous n'y regardez pas tant à le relancer sans cesse, quand il s'agit d'autres dépenses, pour la toilette par exemple.

Pour vous donner du courage, songez quelquefois au sort qui serait le vôtre, si vous deveniez veuve demain. Pareilles réflexions feront plus que tout ce que nous pourrions écrire.

Et pour émouvoir votre mari, pour secouer son apathie, pour faire vibrer en lui la bonne fibre, faites ceci: chaque fois que quelqu'un de sa connaissance meurt, informez-vous s'il était assuré ou non, et selon qu'il l'était ou ne l'était pas, présentez-lui le tableau de la situation.

Ces leçons de choses sont très éloquentes, et à moins d'être sans intelligence, le mari comprendra.

## L'INSTRUCTION PAR LE JOURNAL

Le goût de la lecture se répand de plus en plus. Il n'y a presque plus d'endroits, quelque obscurs qu'ils soient, qui ne reçoivent aujourd'hui la visite quotidienne de cet alerte messager de la pensée humaine, qui s'appelle le journal. Partout on ressent le besoin de se renseigner, de se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde. Le progrès passionne tous les esprits, et comme le journal en est la quintessence, ou, si l'on veut, l'interprète le plus fidèle et le plus certain, c'est à lui qu'on s'adresse de préférence à tout autre intermédiaire. De là la vogue dont jouit la presse dans



A.-G.-H. BEIQUE, M.D.,

Commissaire du recensement pour le comté de Stanstead, P.Q.

tous les pays civilisés et prospères.

Les collèges, les grandes maisons d'éducation étaient autrefois hermétiquement fermés aux bruits du dehors. Un élève qui osait se complaire dans la lecture des journaux était mal noté. C'était presque un réprouvé! Les temps sont heureusement changés. Les journaux reçoivent aujourd'hui dans tous les établissements scolaires sérieux un accueil sympathique. Des salles de lectures sont ouvertes, et tous les journaux respectables y comptent des amis aussi nombreux que sincères.

Un vieux professeur, qui a formé des milliers de jeunes intelligences, qui a tracé à nombre de ses élèves la route de l'avenir, disait récemment:

"Durant mes quarante années d'enseignement, j'ai constaté que le meilleur moyen de façonner l'esprit de mes élèves et de les initier au drame de la vie réelle sous ses formes diverses, commerciale, politique et sociale, est de leur faire lire les journaux.

"Pas un livre de classe n'est comparable à un journal, dont les informations variées et pratiques sont chaque jour pour tous une leçon de choses intéressante et utile.

"L'imprimerie mène le monde," telle est la devise que j'affiche dans ma classe. Je reçois le plus de journaux possible et les fais lire à mes élèves. Lorsque le temps de la lecture est expiré, je questionne chacun d'eux sur ce qui l'a le plus intéressé. Je cultive ainsi la mémoire des enfants qu'on m'a confiés, tout en leur permettant d'acquérir des connaissances pratiques qu'ils ne sauraient trouver nulle part ailleurs, et tout en les tenant informés des événements qui se déroulent autour d'eux. Mes élèves sont de leur siècle!"

Ce bon vieux professeur a évidemment pour les journaux l'enthousiasme d'un homme du